

LE LIVRE ET LE SACRÉ CHEZ MARGUERITE YOURCENAR

par Philippe-Jean CATINCHI (Lyon)

Le Sacré ne se laisse pas volontiers enfermer ou réduire. Aujourd'hui un support unique – si prestigieux soit-il – ne peut prétendre embrasser tout ce que recouvre cette notion aussi intimidante que mystérieuse. Il fut pourtant un moment où l'évolution des techniques et la fantastique relance de l'aventure humaine se conjuguèrent pour bouleverser une certitude mythifiée depuis l'Antiquité. Le livre, si rare qu'il ne pouvait être que singulier, avait dit la Loi, fixé la Foi chez les Hébreux, les Chrétiens, puis les Musulmans. Soudain il se trouva à l'aube des temps modernes produit, distribué, banalisé en somme au point d'embrasser l'ensemble des curiosités et des savoirs humains au péril de sa majuscule.

C'est ce moment unique qui nous retiendra : à travers les œuvres drapées d'Histoire de Marguerite Yourcenar s'inscrivant dans ce "long XVIe siècle" dilaté jusqu'à l'ère de l'ordre absolutiste, nous nous efforcerons de retrouver les étapes de ce que Lucien Febvre et Henri-Jean Martin appelèrent l'apparition du livre^[1], ce "nouveau venu au sein des sociétés occidentales" devenu aussitôt "l'un des moyens les plus efficaces de [la] maîtrise sur le monde"^[2]. Mais Yourcenar n'est pas historienne et son regard nous conduit à observer cette (trans?)mutation du Livre en livre, cette irrésistible banalisation de l'objet comme l'ouverture du champ de ses sujets sans renoncer selon nous à la sacralité, déplacée plutôt que dissipée.

Le premier obstacle est de définition : qu'est-ce qu'un livre ? le Livre ? Comment l'entendent Zénon, Anna, Bartholommé Campanus, Elie Adriansen, M. Van Herzog, Nathanaël, Léo Belmonte, sans même évoquer Lazare ?

- C'est d'abord un texte sacré, LE texte, fondant une croyance, une éthique, une référence morale donc sociale ;

[1] Lucien FEBVRE, Henri-Jean MARTIN, *L'apparition du livre* coll. L'évolution de l'humanité, Albin Michel, Paris, 1958 (rééd. : 1971).

[2] *Id.*, *ibid.*, pp. 12 et 13.

- ensuite, et c'est nouveau, un objet familier matérialisé depuis la fin du XVI^e siècle en objet "vivant", circulant, commenté, débattu, traduit – et alors en concurrence avec d'autres textes aspirant parfois à remplir le même office : l'enjeu est si crucial qu'il en est révolutionnaire ;

- lorsque le conflit s'apaise le livre n'est plus guère qu'un banal objet de production culturelle représentant un enjeu économique et social, politique très souvent, moral aussi parfois – et cette restriction dit tout.

A l'origine donc le Livre Sacré, l'Écriture, le texte absolu. La Sentence. Τὸ βιβλίον.

Immanquablement présent dans *L'Œuvre au Noir*, *Anna, soror...* ou *Un Homme obscur*, où le choix du contexte l'impose, il marque ainsi stylistiquement la séduction d'Hilzonde par Alberico^[3], le millénarisme des anabaptistes de Münster^[4], la justice inquisitoriale statuant sur un certain Sébastien Théus au pseudonyme si hérétique que le clin d'œil y déjoue la cuistrerie^[5]. Un siècle plus tard le Livre n'est plus utilisé que comme renfort de convention, aliment ingurgité dès l'enfance^[6], retrouvé au hasard des expéditions maritimes^[7], des emplois urbains^[8] ou des loisirs mondains^[9]. Cela fait peu. Une seule fois Marguerite Yourcenar évoque une recherche personnelle dans le Livre : Nathanaël qui y traque "les seules pages vertes et fraîches"^[10] retrouve les paraboles des Évangiles alimentant la poésie plutôt que la théologie. Est-ce à dire que la Bible ne joue ici jamais son rôle, celui du texte révélé, source du sacré, parole offerte ? En fait la force de la Révélation est présente dans *Anna, soror...*, mais le sens en est pour le moins paradoxal.

A Naples, nous n'entendons plus ces prêches mornes, ces vers nasillés qui marquaient le Temps de l'Histoire sans réelle valeur sacrée. Dieu est là pourtant, présent dans l'Écrit ; cependant ce n'est pas la Bible que

[3] Nous utilisons pour des raisons de simplification des renvois à l'édition des *Œuvres romanesques* de Marguerite Yourcenar publiée dans la bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, Paris, 1982). *L'Œuvre au Noir*, p. 568.

[4] *L'Œuvre au Noir*, pp. 602-620.

[5] *L'Œuvre au Noir*, pp. 788, 792.

[6] *Un Homme obscur*, pp. 904, 923, 938.

[7] *Un Homme obscur*, pp. 910-911.

[8] *Un Homme obscur*, pp. 927-928.

[9] *Un Homme obscur*, pp. 960-961.

[10] *Un Homme obscur*, p. 928.